

## Avant-propos

**SIMON LAFLAMME**

Université Laurentienne, Sudbury

**L**a socialité humaine est marquée par trois événements tout particulièrement significatifs : la naissance, le mariage et la mort. Jusqu'à la modernité, la religion, indissociable qu'elle est de cette socialité et hautement porteuse des symboliques qui habitent les esprits, ritualise ces trois moments de la vie humaine. Une personne, à travers son expérience sociale et par sa socialisation, saisit rapidement, pour elle-même, que ces trois temps de la vie ne peuvent être tenus pour anodins; elle célébrera les naissances, elle s'interrogera sur le mariage pour ce qui la concerne et soulignera les alliances des autres, elle se questionnera sur sa mort et pleurera celle de ses proches. L'anthropologie, rencontrant en cela le vécu des acteurs sociaux, les représentations collectives et la ritualité des communautés, a tôt fait de mettre en relief ces trois balises du destin humain, aussi individuelles que sociétales. Grâce au travail d'innombrables anthropologues, on sait désormais beaucoup de choses sur cette triple thématique. Mais la postmodernité oblige parfois à interroger les enseignements anthropologiques, parce qu'elle transforme la socialité et les mœurs jusque dans la mort. C'est dans cet esprit que six spécialistes des sciences humaines s'expriment ici sur le thème de la mort dans la contemporanéité.

David Le Breton s'intéresse aux tueries scolaires. Il observe que les jeunes massacreurs commettent leur crime, d'une part, pour connaître la gloire, car il y a un public d'admirateurs pour ces assassins dont la portée du geste est étendue par les médias, d'autre part, pour se venger, car ils sont victimes de quelque chose et il leur importe de punir, la quête de reconnaissance et le désir de châtement se nourrissant mutuellement dans le projet de devenir l'auteur d'un bain de sang.

Maud Desmet attire l'attention sur le personnage du revenant dont plusieurs séries télévisées font les héros. À ses yeux, il y a dans le rôle qu'on fait jouer à ces êtres et dans la manière dont on les met en scène le signe de l'ambiguïté de la notion de mort dans les sociétés contemporaines. On a affaire, avec ces morts-vivants, à des esprits qui sont inexorablement attachés à des corps puisque, lorsqu'on les aperçoit dans les cadrages, c'est dans leur forme physique, même si elle est translucide; l'âme n'est donc jamais parfaitement détachée du corps. Le revenant est un mort qui vit, un vivant qui est mort; le paradoxe permet de retenir les morts dans la vie et de concevoir les vivants dans la mort.

Luc Bussières examine des contrats que des individus ont signés avec des entreprises funéraires, en prévision de leurs propres obsèques. Il note des variations inféribles des choix qui sont effectués selon diverses variables sociodémographiques comme, entre autres, le sexe, la langue maternelle, la situation matrimoniale ; le constat de ces différences lui rappelle que, au-delà des préoccupations communes qui ont trait à la mort, on trouve des positionnements particuliers. L'analyse du contenu des documents dont il dispose lui permet de tirer des conclusions prudentes d'ordre thanatologique, notamment sur la forme et la signification des usages dans la postmodernité : la minimisation des rites, la disposition directe des corps, les rites de proximité, la multiplication eschatologique modifient la façon dont les humains ont auparavant apprivoisé la mort.

Dominique Trouche met en évidence une certaine tendance à élever des monuments à la mémoire des personnes que les guerres ont tuées. Elle se concentre sur les œuvres qui ont été réalisées

suite à la Seconde Guerre mondiale, en Europe surtout. Ces œuvres, décrit-elle, était d'abord massives, verticales, presque monolithiques ; puis, à compter du milieu du XX<sup>e</sup> siècle, elles ont souvent pris d'autres caractéristiques. Certaines, par exemple, se sont étendues dans les villes sous formes de plaques nominatives ; de verticale, elles sont devenues horizontales, comme pour concrétiser en divers lieux l'absence des disparus. D'autres ont été érigées, mais elles ont été fracturées, comme pour rappeler la violence de la guerre.

Gilles Ernst explore trois romans d'Hubert Aquin dans lesquels la mort est riche de symboliques. Elle permet au romancier de s'élever contre la catholicité dans laquelle il a grandi et de se placer dans l'expectative de la libération du Québec. Aquin parvient à exprimer sa colère contre le religieux en conduisant un héros au suicide tout en menant des attaques ostentatoires contre l'Église ; il conjugue ensuite sa hargne anticatholique au rêve d'un Québec indépendant en discourant sur la descente aux enfers dans la Passion du Christ.

Luce Des Aulniers pose un regard critique, et inquiétant, sur la façon dont la mort est parfois abordée par certaines gens. Elle rapporte des événements aussi risibles qu'épouvantables où des personnes décédées accueillent les endeuillés, et n'importe qui, comme si elles étaient vivantes, par exemple en position assise et cigarette à la main. Mais au-delà de ces anecdotes, ce que Des Aulniers met en évidence, c'est une volonté de retenir la mort, de ne pas la comprendre pour ce qu'elle est, et donc la difficulté à faire le deuil.

L'ensemble de ces analyses, sans rejeter tous les acquis de l'anthropologie classique, met en évidence une certaine spécificité de la mort dans la postmodernité dont on sent que les facteurs les plus déterminants sont l'accentuation de l'individualité, la force des médias et la relativisation des idéologies religieuses.